
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/3 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.3.57538

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

negative Rolle Österreichs im internationalen, eurozentrischen Staatensystem herausstreicht. Einen neuen Aspekt bringen die Beiträge von John MACKENZIE und Alan SYKES über den breiten Konsens, der in Großbritannien hinsichtlich des Empiregedankens bestand und über den »constructive imperialism«.

Insgesamt bietet der Sammelband einen sehr wichtigen Beitrag zum besseren, versachlichten Verständnis der Wirkungen von Nationalbewegung und Liberalismus auf die internationale Staatengesellschaft. Hier ist dennoch noch lange nicht das letzte Wort gesprochen. Mit neuen Ansätzen steht die historische Forschung zu den internationalen Beziehungen, die in Deutschland wieder sehr viel stärker mit neuem Selbstverständnis und methodischer Weiterentwicklung betrieben werden müßte, noch am Anfang. In Deutschland wird, meiner Meinung nach, bei der Entwicklung neuer Ansätze für eine komplexe Analyse von internationalen Beziehungen bislang zu wenig die französische Forschung rezipiert. Zu nennen wären in diesem Zusammenhang die Studien von Bariéty, Girault, Poidevin und Soutou. Die Einbeziehung der »forces profondes« in die historische Analyse von internationalen Beziehungen würde neue Perspektiven eröffnen, gerade auch bei Untersuchungen über den Zusammenhang von Nationalbewegung, Liberalismus und der Staatenordnung. Einer methodisch-konzeptionellen Weiterentwicklung kommt eine wichtige Aufgabe, nicht allein für die Geschichtswissenschaft zu, da sie in einigen Bereichen der sich mit internationalen Beziehungen befassenden Disziplinen doch sehr stark in den Theoriebereich abgedriftet ist. Die Geschichtswissenschaft kann hier ein wichtiges Korrektiv bilden.

Wolf D. GRUNER, Hamburg

Hans-Ulrich WEHLER, Deutsche Gesellschaftsgeschichte, Bd. 1: Vom Feudalismus des alten Reiches bis zur defensiven Modernisierung der Reformära 1700–1815, Bd. 2: Von der Reformära bis zur industriellen und politischen »deutschen Doppelrevolution« 1815–1845/49, München (C. H. Beck) 1989, 676 + 914 p.

Publiés en 1987, réédités dès 1989, les deux premiers tomes de la monumentale histoire de l'Allemagne contemporaine entreprise par Hans-Ulrich Wehler n'ont rien perdu de leur actualité et méritent incontestablement de figurer au nombre des ouvrages absolument indispensables à la compréhension de l'Allemagne des XIX^e et XX^e siècles.

Particulièrement ambitieuse, la démarche de l'historien de Bielefeld ne constitue pas un fait isolé; elle traduit, au même titre que la »Deutsche Geschichte« de Thomas Nipperdey, en cours de publication chez le même éditeur, un regain d'intérêt des historiens allemands pour les grandes synthèses historiques qui semblaient avoir disparu du paysage historiographique d'outre-Rhin. Elle renoue en tout cas avec la tradition des »Histoires générales« de l'Allemagne au XIX^e siècle largement délaissée depuis les tentatives de Heinrich von Treitschke et de Franz Schnabel.

Car ne nous y trompons pas, c'est bien d'une synthèse historique qu'il s'agit là; ou plus exactement, pour employer les catégories utilisées par les historiens français, d'un essai d'histoire totale et non pas, comme une traduction trop restrictive du titre pourrait le laisser supposer, d'une histoire de la société allemande ou d'une histoire (économique et) sociale de l'Allemagne au sens où nous l'entendons nous. Car si Wehler a toujours souhaité rompre avec une approche trop événementielle et trop politique de l'histoire et si les chapitres démographiques, économiques, sociaux et culturels occupent une place considérable dans son ouvrage, l'analyse des structures et des grandes ruptures politiques n'est pas pour autant absente ni même reléguée au second plan.

Dès lors, la démarche de Hans-Ulrich Wehler doit être comprise comme une tentative d'interprétation globale de la société allemande et de ses évolutions depuis la fin de l'Ancien Régime, tant sur le plan économique, social, culturel que politique. Dans une introduction

foisonnante, qui ne manquera pas de déconcerter le lecteur français peu familier de ces longues professions de foi théoriques, l'auteur nous livre lui-même – dans un souci louable de transparence qui, notons-le, contraste avec la sobriété dont avait fait preuve son collègue de Munich dont l'ouvrage ne comporte aucune introduction, préface ou avant-propos – les présupposés qui ont guidé son analyse et sa présentation, les sésames théoriques indispensables à sa juste compréhension.

Ces présupposés théoriques, par lesquels l'auteur revendique clairement un triple héritage, peuvent se résumer sous la forme de quatre concepts clef; les trois premiers sont d'inspiration weberienne mais trahissent également l'influence de Habermas; il s'agit des concepts de »Wirtschaft« (économie), de »Herrschaft« (système de domination politique) et de »Kultur« (culture au sens large); Habermas utiliserait plutôt les termes de »Arbeit« (travail), de »Herrschaft« et de »Sprache« (langue). Le quatrième concept mobilisé, qui traduit l'influence conjuguée de Marx et de Weber est celui de hiérarchie et d'inégalité sociales.

Wehler voit dans l'interaction de ces quatre catégories constitutives de toute société humaine, le fondement évolutif de la société allemande des XIX^e et XX^e siècles. Cette donnée évolutive est elle-même englobée dans la notion, elle aussi très weberienne, de modernisation (»Modernisierungsprozeß«), une modernisation qui se traduit: sur le plan économique par le triomphe du capitalisme; sur le plan politique par celui de l'Etat institutionnel et bureaucratique; sur le plan culturel par la victoire de la rationalisation et de la sécularisation; sur le plan social enfin par celle des classes.

A partir de ces catégories d'analyse et de ces schémas d'interprétation préétablis, destinés à dompter la complexité et le foisonnement de la réalité historique, Wehler choisit d'axer son étude, qui sera poursuivie jusqu'en 1949, autour de plusieurs grandes interrogations historiques: à quel moment peut-on parler d'une accélération irréversible du processus de modernisation? Quels changements politiques, économiques, sociaux et culturels antérieurs à la Révolution française peuvent expliquer la rupture de 1815 et quelle est en particulier la signification de la politique de »modernisation défensive« mise en œuvre par le Rheinbund et par la Prusse pendant la période d'occupation napoléonienne? Dans quelle mesure et comment l'industrialisation a-t-elle modifié les rapports sociaux et le système de la »Herrschaft«?

Mais surtout, et cette question fonde toute la démarche de l'ouvrage et place d'emblée l'auteur dans la perspective d'un »Sonderweg« allemand dont il a toujours été le tenant: »Wo liegen die historischen Ursprünge des Nationalsozialismus«? (Où faut-il chercher les racines du national-socialisme?); autrement dit, doit on parler de continuité ou de discontinuité lorsque l'on étudie cette période »décisive« de l'histoire allemande qui va de la fin de l'Ancien Régime à 1949?

Dès le début de son ouvrage, Wehler nous fournit un élément de réponse: »Im Anfang war keine Revolution« (Au commencement, il n'y eut pas de révolution). On l'aura compris, Wehler choisit ici de s'opposer à la conception défendue par Nipperdey qui avait, quant à lui, voulu insister sur la rupture fondamentale que constituait selon lui l'invasion napoléonienne: »Im Anfang war Napoleon«.

Sans se laisser forcément convaincre par une approche éminemment conceptuelle de l'histoire, sans adhérer forcément à la notion très débattue de »Sonderweg«, le lecteur français ne manquera pas d'apprécier les immenses qualités de synthèse de l'auteur, qui lui permettront de faire le point sur l'ensemble des travaux récents de l'historiographie allemande et lui fournissent un instrument de travail particulièrement précieux. Il regrettera d'autant plus l'absence (certes provisoire) de bibliographie et surtout l'absence totale d'iconographie, de cartes et de graphiques qui rend plus difficile encore la lecture d'un ouvrage particulièrement dense.

Isabelle VON BUELTZINGSLOEWEN, Paris